

DU SEXE

Notes séminaire 8, du 07 mai 2003

Le corps *pas sans l'amour*.

Nous allons aborder ce soir, ce que l'on nomme d'un seul terme, l'amour et sa fonction de semblant dans la sexualité. Une fonction de semblant qui éclate, comme on va le voir, dans trois registres différents et discontinus : l'image, le sujet et l'être.

Mais l'amour, c'est, notons-le, tout d'abord un mot. Le mot *amour*, c'est-à-dire que, quand il est articulé, il devient ce qu'on appelle un *signifiant*. C'est un signifiant qui va se mettre à produire immédiatement toutes sortes d'effets de *signifié*, pour qui l'écoute, et dans un registre assez large qui peut aller de la franche bêtise jusqu'à l'effroi. Mais, cela dit, le signifiant amour a-t-il pour autant un *référent* ? Eh bien, rien n'est moins sûr. Et c'est bien là que gît tout le problème !

Une faille marque, comme nous l'avons vu, le domaine de la jouissance. Cette faille s'appelle la non-existence de l'Autre en tant que sexué comme tel. C'est précisément de cette faille que part la demande d'amour. Car nous avons deux versants à notre malheureux statut d'humain : d'une part la jouissance, liée au signifiant ; d'autre part l'amour lié, lui, au semblant. Cependant, ces deux versants de ce que j'appelle ici notre *mal-heur*, sont indissolublement liés.

L'amour, c'est ce qui va toujours chercher à réaliser, au sens de rendre réelle, la rencontre que nous avons vu irréalisable, impossible, du côté de la jouissance. Mais, disons le tout de suite, ça ne marche pas non plus, ça ne tient pas et, pour le faire tenir, ledit amour, il faut toujours exiger de lui..., quoi ? Des signes, *l'amour, certes, fait signe, et il est toujours réciproque*, dit Lacan à son séminaire (*Encore*, 21 novembre 1972 (p.11)).

Ainsi, retenons que la jouissance est attachée au *signifiant*, mais l'amour, lui, est dépendant, cruellement dépendant, du *signe*. Retenons maintenant que l'amour est toujours réciproque (pas la passion), alors que la jouissance serait plutôt non-réciproque puisque la jouissance de l'Autre (génitif subjectif) et la jouissance de l'Autre (génitif objectif) ne sauraient se rencontrer et s'équivaloir. En tout cas, elles ne se recouvrent pas. Et, si la jouissance révèle l'impossible du rapport sexuel, impossibilité à l'inscrire dans la structure du langage, l'amour va être tout bonnement ce qui va essayer d'y pallier. Mais le remède est-il meilleur que le mal ? L'amour vise alors à remédier à l'absence du rapport sexuel, en suppléant à son défaut. Mais, malheureusement le *rapport* que l'amour va essayer d'organiser ne sera pas, non plus, *sexuel*. Pourquoi ?

Parce que, d'une part, toute relation amoureuse ne peut en aucun cas, nouer le rapport d'un sujet à un corps. L'amour noue le rapport d'un sujet à un sujet (Cf. la citation de Lacan dans l'argument que vous avez de moi reçu). Nous aborderons cette question un peu plus loin.

Parce que, d'autre part, l'amour, la relation amoureuse, reste, en son fond, radicalement *a-sexuée*. Souvenez vous de l'argument reçu : *Quand on aime, il ne s'agit pas de sexe*, dit Lacan.

Ce qui va caractériser l'avancée de Lacan, c'est, enseigné par les dialogues platoniciens qui mettent en situation Socrate, *Phèdre* en l'occurrence et, bien sûr, *Le Banquet* étudié dans son séminaire *Le Transfert*, de resituer les dimensions de l'amour et du semblant qui en règle le processus, dans ses trois registres qui cernent et présentent pour lui le sujet humain : l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel. L'Imaginaire de l'identification, le Symbolique du signifiant-maître et le Réel de l'objet. En effet, quelque soit les registres, dans chacun d'eux, l'amour va chercher constamment, répétitivement, à viser l'Autre, mais le résultat est, à chaque fois décevant. L'amour vise l'Autre,...mais ne l'atteint pas. Il atteint cependant quelque chose, un *semblant* de l'Autre, un semblant d'Autre qu'il va passer son temps, son temps d'amour, à faire consister, insister, persister.

La division de la jouissance, entre jouissance phallique et jouissance de l'Autre, a révélé la faille de l'être de l'Autre, l'inatteignable de cet être de l'Autre. Qu'à cela ne tienne, l'amour va s'employer, sans relâche, à vouloir, à tout prix, le plus souvent, cerner le supposé être de l'Autre. L'amour, c'est ce qui aspire à l'être, l'amour veut, à tout prix, qu'il existe de l'être et le cerner. Lacan fait ainsi remarquer, par deux fois, le 9 janvier et le 16 janvier 1973, à son séminaire, que l'amour, par cette exigence de l'être, se retrouve nécessairement toujours lié à et déporté vers l'ontologie. Mais l'amour va rater l'être, et va se retrouver seulement avec un *semblant* d'être, qu'il aura grandement contribué à faire consister, et ce, dans les trois registres lacaniens de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel que nous allons examiner maintenant.

L'Imaginaire : (l'image)

Cet appel à l'être est le plus voyant dans le registre de l'Imaginaire. Dans ce registre, l'amour se confond tout bonnement avec l'*identification* avec le semblable. Vous vous souvenez de la dernière séance du séminaire et de l'historiole de la petite perruche qui était amoureuse de Picasso ? L'identification de la perruche ne tenait que dans la mesure où, comme le disait Lacan, « l'habit, ça promet la ménade », c'est-à-dire, dans la mesure où l'image de l'autre promet, nous fait espérer, qu'elle recèle, comme contenant, un

contenu consistant, un trésor, un trésor de corps. Comme il est plus facile de cultiver sa garde-robe que son esprit – et ceux qui contribuent, de la Haute Couture au prêt-à-porter, en passant par les magazines féminins de la presse spécialisée, à ce que l'on appelle « faire la Mode », au moins deux fois par an le savent bien pour exploiter ce filon -, à une femme bien habillée on lui suppose un beau corps, et, au-delà, par glissement, va-t-on savoir pourquoi, un bel esprit !

Lacan a montré que ce qui fait tenir l'image, ici l'image de la femme à la belle robe, n'est pas son être, n'est pas même le contenu de la robe, le corps, mais se réduit à ce qu'il appelle l'objet petit a. C'est-à-dire, quoi en somme ? Un regard, une voix, la pointe d'un sein, l'arrondie d'une fesse, la galbe d'une jambe, etc... Soit : des *restes* du corps. En termes lacaniens, l'image de l'autre, que Lacan note *i(a)*, les habits de Picasso pour la perruche, ne fait que venir recouvrir l'objet petit a. Le problème, nous le savons, c'est qu'avec petit a il n'est pas possible d'espérer quelque union que ce soit, et spécialement une union que l'on pourrait qualifier de « sexuelle », puisque l'objet n'a rien de sexuel, il est même, strictement et essentiellement *a-sexué*.

Le Symbolique (le sujet):

Venons-en maintenant au registre du Symbolique.

La parole d'amour, ce qu'on appelle la parole d'amour, vise, quant à elle, aussi bien l'être...de l'Autre, mais là il faut écrire l'Autre avec un grand A, l'Autre en tant que lieu du Symbolique, trésor des signifiants. Nous sommes alors ici dans le règne du signifiant et, encore plus précisément, dans celui du signifiant que Lacan appelle, le S1, le signifiant-maître, c'est-à-dire aussi le signifiant qui a cette prétention folle de pouvoir donner consistance, une consistance d'être, au sujet. Cela prend, à peu près toujours, cette forme *imperator*, cette forme impérative d'un « tu es...ceci ou cela », qui cloue le sujet dans un être, ou l'impératif d'un vouloir sans appel comme le « sois...ceci ou cela (parce que je le veux...bien) ».

Ainsi, Lacan dira le 16 janvier 1973, et dans un premier temps : [...] *l'amour vise l'être, à savoir ce qui, dans le langage, se dérobe le plus – l'être qui, un peu plus, allait être, ou l'être qui, d'être justement, a fait surprise. Et j'ai pu ajouter que cet être est peut-être tout près du signifiant m'être, est peut-être l'être au commandement, et qu'il y a là le plus étrange des leurres. N'est-ce pas aussi pour nous commander d'interroger ce en quoi le signe se distingue du signifiant ?*

On aperçoit clairement ici que, dans ce registre du Symbolique, le signifiant-maître tient exactement la même place que les habits de Picasso pour la perruche, dans le registre de l'Imaginaire. Quelle est cette place ? Disons-le tout net, c'est celle du semblant. En effet, la parole d'amour, l'amour en général, cherche continuellement à cerner, puis isoler un signifiant qui aurait la capacité,

enfin, de désigner et fixer l'être du sujet aimé, mais pas n'importe quel être : celui qu'il serait, ce sujet aimé, avant que d'être sujet, c'est-à-dire, aliéné comme sujet. Un sujet, plutôt un *aimé* dans le pré-discursif. Impossible ! Comme on l'a vu, pas de pré-discursif, raison pour laquelle l'amour, la parole d'amour va devoir toujours naviguer, divaguer, dans le champ de l'illusion. Une illusion qui est la production même du signifiant-maître. Il sert à ça, c'est sa fonction, car ne méconnaissions jamais que c'est l'une des propriétés du signifiant de suggérer, constamment, qu'il y ait de l'être. Combien de victimes, tous les jours, d'une telle illusion, due ici, non pas à l'image, mais au langage.

Si la méconnaissance est grande, c'est parce que la confusion est à son ressort. Quelle confusion ? Celle qui a fait faire un long et important travail de distinction à Lacan, pour sortir de ladite confusion. Mais laquelle ?

Le sujet prend habituellement pour équivalent le *signifiant* et le *signe*. Lacan va, à partir de 1962 (son séminaire sur *L'identification* 1961-1962) les distinguer ainsi : le *signifiant*, c'est ce qui représente le sujet (de l'inconscient) pour un autre signifiant (pas pour un autre sujet). Définition du signifiant, ... mais donc aussi du sujet, qui s'énonce ainsi : le *sujet*, c'est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre (signifiant). Et le signifiant a des effets de *signifié* qui font pièce à toute possibilité d'atteinte d'un être.

Le *signe* est toujours signe de quelque chose, donc d'une existence, il supporte alors un *être*. Et l'être ici, c'est ce qui fuit le signifiant qui est la mort de l'être par ses effets de signifié.

L'humain, du fond de sa douloureuse existence s'interroge : *Qui suis-je ? Que suis-je ? Moi qui, ... etc...* L'humain, vous l'entendez comme moi, parle. C'est un *parlêtre* comme le désigne Lacan. Si je me pose, comme tout le monde cette question pour moi-même, que vais-je avoir à ma disposition pour y répondre ? Non pas des signes de mon supposé être, mais des signifiants ; je vais encore, pour répondre, avoir à me soutenir de signifiants. Et plus j'articule de signifiants pour cerner mon supposé *être*, plus je m'éloigne de l'être et plus j'accrois mon *désêtre*, comme l'appelle Lacan. En fin de parcours, j'ai rendu encore plus douloureuse, mais aussi plus impérative, la question de mon être, à cause même, et en proportions exactes des réponses apportées par le langage, dans mon discours.

Lacan dit que, pour résoudre la question, il faudrait *m'être*. Insoluble, ajoute-t-il, car il a montré, avec le carré de Peirce, au moment de son séminaire sur *L'acte psychanalytique*, 1967-1968, que je ne suis pas là où je parle. Et, que, là où je suis (existence de l'être), je ne parle pas (extinction du sujet).

Malheureuse parole d'amour ! Elle se voit, dès lors, condamnée à l'infinitude. Malgré son exigence, malgré ses impératifs, malgré encore sa pathétique demande, elle ne se voit qu'en position d'avoir à rater, indéfiniment, l'être de l'Autre.

Rassurez-vous (je ne sais pas, en fait si c'est rassurant), rassurons-nous, de tout cela, il en reste quelque chose, et pas n'importe quoi. Ce ratage continu ne produit pas rien. Ce qu'il produit n'est pas rien..., puisque c'est le sujet qui, ici, trouve à naître. Le sujet qui, stricto sensu, n'est ni une chose, un objet, ni un être, ontologiquement parlant.

Jusqu'à présent, je vous est emmené, avec Lacan, dans cette histoire d'amour qui vise l'être de l'Autre. Mais l'amour a plus d'un tour dans son sac et si la psychanalyse n'avait rencontré l'amour que sous cet aspect, elle n'aurait rien inventé qui ne fût énoncé par les philosophes ou les poètes depuis de nombreux siècles avant son propre avènement.

Non. Mais bien heureusement, la psychanalyse n'est pas plus une philosophie qu'une métaphysique (une ontologie, nouvelle ou pas), mais une expérience. La praxis analytique est une expérience de l'amour. Oui, oui, je vous assure ! C'est l'expérience psychanalytique de l'amour de transfert (*Übertragungsliebe*, comme s'exprime Freud, explicitement).

Cette expérience analytique, de plus d'un siècle aujourd'hui, de l'amour (de transfert) permet de mettre à jour et ainsi d'affirmer qu'il existe une autre vérité de l'amour que celle que nous venons de voir et qui visait l'être.

Car, s'il n'y a pas de rapport sexuel (je ne dis pas pas de relations sexuelles ou pas de coït), l'amour, c'est bien ce qui se propose d'y pallier, mais il ne le fait pas seulement en essayant d'instituer un rapport à l'être de l'Autre, il le fait, découverte de la psychanalyse, en posant un rapport de sujet à sujet, ou, plus rigoureusement, littéralement, d'un sujet à un autre sujet.

Ainsi, dès la quatrième séance de son séminaire *Encore*, Lacan va se trouver obligé, le 16 janvier 1973, d'infléchir son dire, à tenir compte de l'expérience psychanalytique, c'est-à-dire de la pratique clinique du divan, dans une sorte de radicale redéfinition de la nature du signifiant-maître.

En dernière instance, précise-t-il, il est faux de croire que le signe soit simplement signe de *quelque chose*. L'exemple prisé par Lacan est celui de la fumée. La fumée n'est pas seulement le signe du feu. Elle est aussi, et peut-être même avant tout, le signe du fumeur, c'est-à-dire, signe...qu'il y a là un *sujet*. Lacan : *Le signe n'est donc pas le signe de quelque chose, mais d'un effet qui est ce qui se suppose en tant que tel d'un fonctionnement du signifiant. Cet effet est ce que Freud nous apprend, et qui est le départ du discours analytique, à savoir le sujet.*

C'est pour cela que, sur l'argument que vous avez reçu, je vous ai tout de suite cité là où Lacan en arrive après sa redéfinition et les conséquences qui s'en déduisent pour l'amour. L'amour va se trouver, lui aussi, redéfini : il n'est plus visée de l'être de l'Autre, mais visé du sujet : *Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière.*

Dans l'analyse, la cure, l'amour de transfert montre que l'analysant tombe amoureux de son analyste. Cet amour de transfert, je le rappelle à nouveau ici, c'est un amour véritable, comme le dit aussi bien déjà Freud, et comme le répètera Lacan ; là-dessus, pas de doute. Il ne tombe amoureux de son analyste, montre Lacan, que parce qu'il suppose un sujet au savoir qui le concerne lui, l'analysant.

La jouissance avait montré l'impossible de la conjonction du sujet et du corps. L'amour semble suppléer à cet impossible en changeant les termes dudit rapport. En effet, si dans l'amour il s'établit une relation de sujet à sujet - pas de moi à moi -, c'est bien parce que chacun, sujet, suppose à l'autre, sujet, un savoir. Quel savoir ? Un savoir inconscient que le locuteur, quand il s'adresse à l'autre, lui suppose à l'autre, mais sur lui-même, le locuteur, s'adressant à l'autre. Et réciproquement. Ça s'appelle l'amour. Donc, chacun suppose à l'autre un savoir inconscient, et à ce savoir inconscient, bien sûr un sujet de l'inconscient. Mais, généralement ces deux savoirs, ces deux inconscients, ces deux sujets ni ne se recouvrent, ni ne se confondent. Ils ne font, à de rares exceptions près, ponctuelles en plus, contingentes, jamais Un. Alors, c'est là qu'intervient l'amour. Il consiste, de cette contingence, à en faire une nécessité. L'amour est un impératif : Il faut que l'un sache sur l'autre, ce que l'autre sait sur l'un, et d'une façon égalitaire, ni plus ni moins l'un que l'autre. Il faut, en somme, qu'il y ait du rapport sexuel, qu'il y ait du Un de l'union, que le rapport de l'un sur l'Autre soit 1 ! Et si l'on n'y arrive pas, eh bien..., il faut recommencer, encore et encore, jusqu'à ce que cet amour s'écrive entièrement, jusqu'au bout du rapport de l'Un à l'Autre.

Une femme est particulièrement sensible et moteur, motrice, dans cette affaire de l'amour qui pourrait suppléer au manque de rapport, en faisant qu'il y ait encore une possibilité d'établir du rapport sexuel par le moyen de l'amour. Pourquoi ? L'explication en est structurale. Etre femme, la position féminine, pour être plus précis, consiste à n'être pas-toute soumise à la loi phallique, c'est-à-dire, pas toute cernée par la jouissance du signifiant. Ainsi, sinon une femme, en tout cas la position féminine, pourrait-on dire, souffre de n'être pas-toute sujet. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que la position féminine a pour conséquence, si une femme, par exemple, l'occupe, de n'être pas-toute déterminée par son inconscient. Ainsi, une femme peut se rencontrer comme en manque d'inconscient et, en conséquence de quoi en redemander : c'est grâce à cette demande, en quelque sorte, que Freud a pu inventer la psychanalyse à la fin du XIX^e siècle. La position féminine, avons-nous montré précédemment, c'est de se trouver à la place de l'Autre. Et d'y rencontrer, au sens du génitif subjectif, que la jouissance qui l'anime est insubjectivable, pour autant qu'elle est celle du corps (et non plus celle du signifiant, phallique). Ainsi, à l'envie de pénis où Freud situait définitivement en impasse la demande féminine, nous sommes en position ce soir, de préciser, avec Lacan, que ce que cette position féminine

demande, -une femme tout aussi bien -, c'est d'arriver à subjectiver cette part insubjectivable d'elle-même que représente son corps. La problématique, disons-là maintenant directement : il s'agit, pour une femme, puis une femme, puis une femme,...d'arriver à recevoir un *supplément* d'inconscient, c'est-à-dire ce supplément d'inconscient qui pourrait lui permettre d'exister comme sujet, là où elle ne rencontre, en elle-même, qu'un corps jouissant, dont, qui plus est, elle ne peut rien dire, selon l'expérience de Lacan qui énoncera, à la séance du 20 mars 1973 (P.90-91) : [...] *si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, rien que de là, que la chère femme peut avoir un inconscient. Et à quoi ça lui sert ? Ca lui sert, comme chacun sait, à faire parler l'être parlant, ici réduit à l'homme, c'est-à-dire – je ne sais si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique – à n'exister que comme mère. Elle a des effets d'inconscient, mais son inconscient à elle – à la limite où elle n'est pas responsable de l'inconscient de tout le monde, c'est-à-dire au point où l'Autre à qui elle a affaire, le grand Autre, fait qu'elle ne sait rien, parce que lui, l'Autre, sait d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son existence – cet inconscient, qu'en dire ? - sinon à tenir avec Freud qu'il ne lui fait pas la partie belle.*

C'est donc par le fait structural d'une certaine défection subjective dont souffre la position féminine, qu'une femme est « naturellement » amenée à réclamer un supplément d'inconscient qui pourrait la faire sujet là où, spécialement, elle ne l'est pas, puisque *pas-toute* dans le phallique, pas-toute du côté du signifiant et de la jouissance homonyme.

C'est la raison pour laquelle, ce sont prioritairement les femmes -puisque ce sont elles qui majoritairement occupent, habitent cette position féminine -, qui interrogent systématiquement l'amour, et le réclament à leurs interlocuteurs. Il faut qu'on les aime, et que l'on leur dise,...et redise, et redise, et redise, sans cesse. Ce qui, curieusement, étonne la plupart des hommes ! Ils en font, trop souvent, une exigence narcissique féminine. Il ne s'agit pas, en son fond, de cette question. Le fond de la question, c'est cette défection subjective dont elles sont marquées, spécialement en tant que femmes, occupant cette position.

Sigmund Freud croyait encore que si les femmes voulaient être aimées, c'était parce que cela correspondait à une certaine passivité naturelle de la féminité - Freud croyait donc, comme vous le savez maintenant à La Femme-. Non, une femme veut être aimée parce qu'elle veut être faite *sujet* là où, précisément, le signifiant ne répond pas pour elle, en elle. Certaines femmes, on le sait, d'autre non, font de l'amour une condition nécessaire pour pouvoir jouir sexuellement de leur partenaire, homme ou femme. Pourquoi ? La réponse est encore là dans la fonction de l'amour de créer cette illusion du sexe, et consécutivement de la jouissance dite « sexuelle », pour autant que la jouissance sexuelle, de l'Autre imaginé comme sexué, à la différence de la jouissance du corps de l'Autre comme réel, concerne très précisément le sujet.

Le Réel : (l'être)

Existe-t-il un amour que l'on pourrait qualifier de *réel* ? Ici, encore, nous allons retrouver l'amour aux prises avec l'Autre.

Partons de ce que nous savons. Que savons-nous au point où nous en sommes ? Nous savons que l'Inconscient, c'est cette instance qui fait apparaître une foncière antinomie entre le désir et la jouissance.

Le désir de l'Homme, comme le répète Lacan, c'est le désir de l'Autre, toujours, de l'Autre en tant que symbolique, un Autre qui n'a aucune substance, pur lieu du signifiant, trésor des signifiants, et où la parole du sujet trouve son fondement.

La jouissance de l'Homme, n'est jamais la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, sauf exception, dans la mystique et dans la folie de la position dite féminine (dans la perversion pour l'homme ?). Ainsi, dans la jouissance, c'est le corps de l'Autre qui est visé, et raté, car elle se rabat, majoritairement, et pour l'essentiel, sur le lien que le fantasme construit entre le sujet et l'objet petit a.

C'est le va-et-vient du sujet entre l'ek-sistence d'un Autre purement dans le Symbolique et désincarné que son désir vise, et l'inek-sistence d'un Autre comme corps dans le Réel, dont la jouissance voudrait jouir, qui va faire apparaître une faille, un gouffre où plonge ce que l'on peut ici nommer l'amour réel, l'amour dans le Réel.

Que cherche à atteindre cet amour réel ? Comme les deux autres, il cherche à atteindre, lui aussi, le grand Autre, sous le mode de son être, audit grand Autre. Il s'adresse donc à l'être..., *encore*. Il cherche à élire un être pour qui le désir ne fonctionnerait plus comme barrière contre la jouissance, c'est-à-dire, un être en qui le désir et la jouissance se trouveraient, enfin, en continuité, et non plus en contiguïté d'opposition.

Autant vous dire tout de suite l'impossible de la manœuvre. Cet être reste insaisissable, car il se dérobe perpétuellement à l'humaine condition. L'être, à l'Homme, homme ou femme, lui glisse continuellement entre les mains, ou les dents, ou les griffes, comme vous voudrez... Cette glissade de l'être n'est pas infinie cependant. Un mur l'arrête, et la limite donc. Lacan a une très jolie expression pour le désigner, il parle de *l'(a)mur*.

Qu'est-ce que l'(a)mur ? *a*, c'est bien sûr l'objet petit a. Mais le mur, c'est précisément ce mur que dresse l'objet a devant la saisie de l'être, alors impossible. Ainsi, l'on pourrait déjà arriver à conclure qu'au niveau du Réel où nous nous plaçons ici, l'amour dit réel se réduit - mais notation d'importance, sans le savoir - au rapport exclusif qu'il entretient avec l'objet du fantasme qui lui bouche l'accès à l'être de l'Autre.

C'est très énervant. C'est ce qui fait, par conséquent, l'extrême aptitude de l'amour à virer à la haine. C'est ce qui fait qu'en l'amour gît une potentialité rapidement mortelle, suicidaire ou assassine. Le sujet se heurte à l'(a)mur, il s'exaspère, car il n'obtient de l'être aimé jamais que quelques signes du sujet et

quelques restes de son cher corps. Pour mieux le saisir, il ne lui reste qu'à le réduire à l'état de cadavre (Cf. les crimes passionnels), ou à le dévorer, c'est-à-dire, en le bouffant, en l'ingurgitant réellement (Cf. folie passionnelle, délire anthropophage...). Il n'existe pas de meilleure, c'est-à-dire, de pire façon de posséder l'aimé qu'en le perdant. La littérature, grande ou petite, en est pleine d'exemples. L'amour, ici, c'est ce qui rejoint la pulsion de mort dans ce qu'elle a de plus destructif. Il y a conjonction de l'amour et de la mort, ce qui s'appelle la passion. Plus de limite ici, plus de mur, je veux son être, même si le prix à payer c'est qu'il ou elle ne doit plus être.

Ainsi, la dialectique de l'amour dans le Réel va bien plus loin que celle de l'amour dans le Symbolique. Dans le Symbolique, il y a quelque chose de l'amour qui veut, au niveau de la parole d'amour, que cela dure... toujours, que « ça ne cesse pas de s'écrire » comme l'exprime Lacan, avec la logique. Alors que pour l'amour dans le Réel, c'est très différent, même opposé : il faut que ça cesse. En bouffant l'Autre, s'il le faut, car cette histoire, c'est vite l'enfer pour le sujet. Lacan dira même, dans ce séminaire *Encore*, que l'amour, ça part du ventre, c'est *du miam-miam*.

Ainsi, dans ces trois registres, trois plans, si différents et discontinus, disions-nous d'entrée de jeu, de l'image, du sujet et de l'être, s'inscrit, à répétition, l'amour. Il s'ensuit une dispersion et une variété importante des amours, au pluriel. Mais, souvenons-nous de ce que dit Lacan : *quand on aime, il ne s'agit pas de sexe*. Qu'est-ce, en somme, à dire ? Eh bien il faut bien en conclure que, par essence, l'amour contient, fondamentalement, le projet de faire échec au sexe. L'amour semble dire non à la sexualité, au sexe, tel qu'il est déterminé par le sens sexuel inconscient du *il n'y a pas de rapport sexuel*. L'amour, c'est ce qui ne cesse de contester ce « il n'y a pas ». Mais, malheureusement diront certains, certaines, l'amour, à long terme et à l'épreuve du Réel, l'amour échoue à soutenir sa contestation. Mais, peut-être est-ce là secondaire, compte tenu du message dont il est porteur.

Car *L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre* (titre de son séminaire de 1977-1978), car, en clair, face à l'insuccès, tout simplement, de l'inconscient, l'amour est fondé sur l'espoir d'une rencontre, et qui plus est, d'une rencontre réussie, afin de pouvoir soutenir qu'il est possible - c'est-à-dire, en fait, nécessaire -, de faire échec au désir inconscient dont la loi énonce que la rencontre ne puisse être autre chose que manquée. L'amour, qui est pour autant lui-même *répétition*, se veut néanmoins placé au-delà de la répétition afin de réaliser ce qui ne rate pas.

Néanmoins, l'expérience analytique, de même que la littérature dans sa tradition, nous montre que la réussite de l'amour, ce n'est pas nécessairement ce que le sujet désire. En effet, cette « réussite » est quelquefois bien plus éprouvante, voire insupportable, que ce que l'inconscient nous impose : à savoir un certain ratage...